

ANDREI KOURKOV

Le Pingouin



L'incontournable de Kourkov



Pour tromper sa solitude, Victor Zolotarev a adopté un pingouin au zoo de Kiev en faillite. L'écrivain au chômage tente d'assurer leur subsistance tandis que l'animal déraciné traîne sa dépression entre la baignoire et le frigidaire vide. Alors, quand le rédacteur en chef d'un grand quotidien propose à Victor de travailler pour la rubrique nécrologie, celui-ci saute sur l'occasion. Un boulot tranquille et lucratif. Sauf qu'il s'agit de rédiger des notices sur des personnalités... encore en vie. Et qu'un beau jour, ces personnes se mettent à disparaître pour de bon.

Une plongée dans le monde impitoyable et absurde de l'ex-URSS. Un roman culte.

ANDREÏ KOURKOV, le plus célèbre écrivain ukrainien d'expression russe, est né en Russie en 1961 et vit à Kiev. Depuis la publication de son roman *Le Pingouin*, ses livres sont traduits dans le monde entier.

« Impossible (et peu souhaitable, la lecture en est si savoureuse!) de résumer les mille et une aventures que partagent un homme naïf et un pingouin mélancolique. » *Télérama*

« L'auteur crée un décalage où l'absurde devient normal et le sordide comique. » *Le Monde*

« Kourkov profite du chaos pour réussir un quasi polar socio-politique, dont la première qualité demeure un humour saugrenu. » *ELLE*

Andreï Kourkov

Le Pingouin

*Traduit du russe (Ukraine)
par Nathalie Amargier*

LIANA LEVI  *piccolo*

*À la famille Scharp,
avec toute ma reconnaissance*

Ce fut d'abord une pierre qui tomba à un mètre de son pied. Victor se retourna. Au bord de la chaussée aux pavés disjoints, deux types le regardaient, l'air narquois. L'un d'eux se baissa, ramassa un nouveau projectile, et, comme s'il jouait au bowling, le lança vers Victor, en contrebas. Celui-ci fit un bond de côté, et, d'un pas rapide proche de celui des marcheurs de compétition, gagna le coin de la rue, où il tourna, se répétant : « Surtout ne pas courir ! » Il ne s'arrêta qu'à proximité de son immeuble. Un coup d'œil à l'horloge publique lui apprit qu'il était vingt et une heures. L'endroit était calme et désert. Il entra dans le hall. La peur l'avait abandonné. La vie des gens ordinaires est si ennuyeuse, les distractions sont devenues hors de prix. C'est pour cela que les pavés volent bas...

Début de soirée. Cuisine. Obscurité. Une simple coupure de courant. Dans le noir, on entend les pas lents de Micha, le pingouin. Il est là depuis un an. À l'automne dernier, le zoo a offert ses pensionnaires affamés à tous ceux qui voudraient bien les entretenir. Justement, Victor se sentait seul depuis que son amie l'avait quitté, une semaine auparavant. Il y est allé et a choisi un manchot royal. Mais Micha a apporté sa propre solitude, et désormais, les deux ne font que se compléter, créant une situation de dépendance réciproque plus que d'amitié.

Victor dénicha une bougie, l'alluma et la fixa dans un ancien bocal de mayonnaise qu'il posa sur la table. La nonchalance poétique de la petite flamme le poussa à chercher, dans la pénombre, un stylo et du papier. Il s'assit et posa la feuille entre lui et la bougie. La page blanche devait être remplie. S'il avait été poète, il aurait fait courir une ligne rimée sous sa plume. Mais il n'est pas poète. C'est un écrivain enlisé entre journalisme et prose médiocre. Ce qu'il réussit le mieux, ce sont les courtes nouvelles. Très courtes. Tellement courtes que même si on les lui payait, il ne pourrait en vivre.

Dehors, un coup de feu retentit. Victor tressaillit, se colla à la fenêtre, ne discerna rien et revint à sa feuille blanche. Son imagination lui dictait déjà l'histoire de ce coup de feu. Elle remplissait une page, ni plus, ni moins. Aux derniers accents, tragiques, de sa brève nouvelle, le courant revint. La lampe qui pendait du plafond s'alluma. Victor souffla la bougie. Il sortit un merlu du congélateur et le posa dans la gamelle de Micha.

2

Au matin, il tapa son récit à la machine, dit au revoir au pingouin et se rendit au siège d'un nouveau magazine qui publiait généreusement des articles en tous genres, allant des recettes de cuisine à la présentation des dernières tendances de la variété post-soviétique. Il connaissait assez bien le directeur, avec qui il avait partagé de mémorables beuveries, à la suite desquelles le chauffeur de la rédaction le reconduisait chez lui.

Il fut accueilli avec un sourire et quelques tapes sur l'épaule. Le directeur demanda ensuite à sa secrétaire

d'aller préparer du café, et, professionnel, parcourut aussitôt le récit de Victor.

– Non, mon vieux, lui dit-il enfin. Le prends pas mal, mais ça va pas aller. Soit tu y mets plus de sang, soit tu changes carrément de sujet, tu inventes une histoire d'amour tordue. Pour les journaux, il faut du sensationnel, tu comprends.

Victor prit congé sans attendre le café.

La rédaction des *Stolitchnyé vesti*¹ se trouvait dans les parages. Là, il n'avait aucune chance d'être reçu par le directeur ; il se rendit donc au service culture.

– En fait, nous ne publions jamais de fiction, lui expliqua le responsable, un vieux monsieur plein de bienveillance. Mais laissez-nous votre manuscrit, on ne sait jamais. Ça pourrait passer dans un numéro du vendredi. Pour rééquilibrer. Quand il y a trop de mauvaises nouvelles, les lecteurs veulent quelque chose de neutre. Je vais le lire, promis !

Le petit vieux mit un terme à leur conversation en lui tendant sa carte et regagna son bureau envahi de papiers. C'est alors seulement que Victor se rendit compte qu'il n'avait pas été invité à entrer. Tout leur dialogue s'était déroulé sur le seuil.

3

Deux jours plus tard, son téléphone sonna.

– Ici la *Stolitchnaïa*, déclara une femme à la diction appliquée et au timbre clair. Je vous passe le rédacteur en chef.

1. *Les Nouvelles de la capitale*, abrégé parfois en *Stolitchnaïa*.

Le combiné changea de mains.

– Victor Alexeïevitch ? s'enquit une voix masculine.

– Lui-même.

– Vous serait-il possible de passer aujourd'hui ?
À moins que vous ne soyez déjà pris ?

– Non, non, je peux venir.

– Dans ce cas, je vous envoie une voiture. Une Lada bleue. Mais il me faut votre adresse.

Victor la lui dicta. L'homme, qui ne s'était toujours pas présenté, lui dit : À tout de suite.

« Serait-ce au sujet de mon manuscrit ? se demanda Victor tout en cherchant dans son armoire une chemise convenable. Non, sans doute pas... Qu'est-ce qu'ils en ont à faire ? Quoique, va savoir ! »

La Lada bleue venue se garer devant son entrée était conduite par un chauffeur très courtois, qui l'accompagna jusqu'au bureau du rédacteur en chef.

– Igor Lvovitch, annonça celui-ci en lui tendant la main. Ravi de faire votre connaissance.

L'homme ressemblait plus à un ancien sportif qu'à un journaliste. Peut-être était-ce le cas, mais l'ironie qui brillait dans son regard dénotait davantage l'esprit et la culture que les longues séances d'entraînement en salle.

– Asseyez-vous donc ! Un petit cognac ? proposait-il avec un geste ample.

– Non, je vous remercie. Plutôt un café, si vous avez..., demanda Victor en s'installant dans un fauteuil de cuir disposé face à un large bureau.

Le rédacteur en chef acquiesça. Il décrocha son téléphone et commanda deux cafés.

– Vous savez, reprit-il en évaluant Victor d'un regard amical, nous parlions justement de vous récemment,

et hier, notre responsable du service culture, Boris Léonidyitch, est venu m'apporter votre nouvelle en me demandant d'y jeter un coup d'œil. C'est bien, ce que vous avez écrit... Et là, je me suis souvenu à quel propos nous avions évoqué votre nom, peu avant. C'est pour cela que j'ai eu envie de vous rencontrer...

Victor écoutait et hochait poliment la tête. Après une courte pause, Igor Lvovitch sourit et poursuivit :

– Victor Alexeïevitch, voudriez-vous travailler pour nous ?

– Moi ? Mais pour écrire quoi ? s'enquit Victor, effrayé d'avance par la perspective d'une nouvelle galère journalistique.

Il allait avoir la réponse, mais la secrétaire entra juste à cet instant, un plateau à la main. Elle posa deux tasses de café et un sucrier sur le bureau. Le rédacteur retenait ses paroles comme on retient sa respiration, attendant qu'elle quitte la pièce.

– C'est confidentiel. Nous avons besoin d'un auteur de talent pour rédiger des nécrologies, un spécialiste des histoires courtes. Il faut que ce soit concis et assez original. Vous comprenez ? conclut-il en dirigeant sur Victor un regard plein d'espoir.

– Donc, je devrais rester ici, derrière un bureau, au cas où quelqu'un mourrait ? interrogea doucement l'intéressé, sur ses gardes, comme s'il avait eu peur de s'entendre répondre « oui ».

– Bien sûr que non ! Ce sera un travail beaucoup plus intéressant et avec plus de responsabilités que ça ! Vous serez chargé de créer de toutes pièces un registre de « petites croix », c'est le nom des nécros ici, au journal. Elles porteront sur des gens encore en vie, allant des députés aux criminels en passant par les artistes

les plus connus. Mais ce que je voudrais, c'est que vous tourniez cela de telle manière qu'on n'ait jamais rien lu de pareil au sujet d'un mort. En lisant votre manuscrit, j'ai eu le sentiment que vous en étiez capable.

– Et mon salaire ?

– Disons trois cents dollars par mois¹, pour commencer. Vous organisez votre temps comme bon vous semble. Mais bien sûr, vous devez me tenir au courant des noms qui vont figurer dans le registre. Pas question qu'un accident qui survient à l'improviste nous prenne au dépourvu ! Encore une chose : vous allez devoir choisir un pseudonyme. D'ailleurs, c'est dans votre intérêt.

– Bon. Mais lequel ? demanda Victor, s'adressant plus à lui-même qu'à son interlocuteur.

– Celui que vous voulez, mais si vous n'avez pas d'idée pour l'instant, vous pouvez signer « Un Groupe de Camarades ».

Victor acquiesça.

4

Il était chez lui. Avant d'aller se coucher, il buvait du thé en pensant à la mort. Cela l'inspirait. Il était d'excellente humeur et aurait préféré un verre de vodka, mais il n'en avait pas.

On venait de lui proposer un jeu formidable. Il ignorait encore comment il allait s'acquitter de ses nouvelles obligations, mais cet avant-goût de nouveauté et d'originalité le comblait. Micha, le pingouin, se promenait

1. En l'absence de stabilité monétaire intérieure, le dollar est officieusement devenu dès la fin des années 1980 la véritable devise de l'URSS.

dans le couloir sombre, cognant de temps à autre à la porte fermée de la cuisine. Victor finit par se sentir coupable et lui ouvrit. Il s'arrêta près de la table. Haut de presque un mètre, il parvenait à embrasser des yeux tout ce qui s'y trouvait. Il fixa d'abord la tasse de thé, puis Victor, qu'il examina d'un regard pénétrant, comme un fonctionnaire du Parti bien aguerri. Victor eut envie de lui faire plaisir. Il alla lui préparer un bain froid. Le bruit de l'eau fit immédiatement accourir le pingouin, qui s'appuya au rebord de la baignoire, bascula et plongea sans attendre qu'elle soit pleine.

Le lendemain matin, Victor passa au journal pour demander quelques conseils pratiques au rédacteur en chef.

– Mes personnalités, je les choisis comment ?

– Rien de plus facile : vous n'avez qu'à regarder de qui on parle dans la presse. Vous pouvez aussi en retenir d'autres, on sait bien que la patrie ne connaît pas tous ses héros. Beaucoup préfèrent rester anonymes...

Le soir, lesté de tous les journaux possibles, Victor rentra chez lui et s'installa dans la cuisine.

Dès les premiers articles, il trouva matière à réflexion, et, soulignant les noms des VIP, il commença à les recopier dans un cahier. Ça promettait : rien qu'en lisant quelques journaux, il avait déjà relevé une soixantaine de noms.

Il se fit du thé et se remit à penser, réfléchissant cette fois au genre littéraire qu'il allait pratiquer. Il lui semblait déjà voir comment il allait en faire quelque chose de très vif, mais émouvant aussi, afin que même un simple kolkhozien en arrive à écraser une larme en lisant l'histoire d'un défunt inconnu. Au matin, il

sélectionna le héros de sa première « petite croix ». Il n'avait plus qu'à demander la bénédiction du « chef ».

5

À neuf heures trente, après avoir obtenu la bénédiction d'Igor Lvovitch, bu une tasse de café et solennellement reçu sa carte de presse, Victor acheta une bouteille de Finlandia dans un kiosque et alla solliciter une entrevue auprès d'un ancien écrivain devenu député, Alexandre Iakornitski.

Celui-ci, ravi d'apprendre qu'un journaliste de la *Stolitchnaïa* venait l'interviewer, demanda immédiatement à sa secrétaire d'annuler son prochain rendez-vous et de ne laisser entrer personne.

Confortablement installé dans un fauteuil, Victor posa sa vodka et son dictaphone sur le bureau, tandis que le député s'empressait de disposer deux petits verres de cristal de part et d'autre de la bouteille.

Il parlait avec facilité, sans attendre les questions. Il raconta son action de député, son enfance, son poste de responsable des Jeunesses communistes à l'université. À la fin de la bouteille, il se vanta de ses visites à Tchernobyl: elles semblaient avoir augmenté ses performances sexuelles, et au cas où on ne l'aurait pas cru, sa femme, enseignante dans une école privée, et sa maîtresse, cantatrice à l'Opéra, pouvaient en témoigner.

À la fin de l'entretien, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Le député-écrivain avait fait à Victor une impression très vive, peut-être même trop pour une nécro. Mais c'était justement là le « truc »: tous les défunts étaient encore vivants quelques secondes avant

leur mort, et sa prose devait leur conserver cette chaleur volatile. Elle ne devait pas être désespérément noire.

Rentré chez lui, il écrivit aussitôt son article, faisant une croix sur le député, en deux pages ardentes qui traçaient le portrait d'un pécheur bon vivant. Il n'eut même pas besoin d'écouter son dictaphone tant ses souvenirs étaient frais.

Le matin suivant, en lisant ce premier texte, Igor Lvovitch fut emballé.

– C'est du grand art! s'exclama-t-il. Pourvu que le mari de cette cantatrice ne dise rien... *Beaucoup de femmes peuvent aujourd'hui déplorer sa disparition, mais, sans les oublier, nous réserverons tout de même notre compassion à son épouse, ainsi qu'à une autre femme, dont la voix, qui s'envolait sous la coupole de l'Opéra national, résonnait pour lui, bien qu'entendue par tous.* C'est beau! Allez, zou! Tu continues comme ça!

– Igor Lvovitch, s'enhardit Victor, je manque un peu d'informations, et si je dois aller interviewer tout le monde, ça va me prendre beaucoup de temps. Peut-être y aurait-il une base de données, au journal?

Le patron eut un sourire.

– Bien sûr qu'il y en a une. D'ailleurs, je voulais t'en parler. C'est le service des crimes qui la gère. Je vais prévenir Fiodor pour que tu puisses y accéder.

6

L'existence de Victor s'était désormais organisée d'elle-même autour du travail. Il y mettait tout son cœur. Heureusement, Fiodor, du service des crimes, lui confiait tout ce dont il disposait. Et c'était considérable :

noms des amants et maîtresses des VIP, délits précis commis par ces notables, divers éléments importants de leur vie. C'était auprès de lui que Victor puisait les détails biographiques, qui, telle une pincée d'épices indiennes, transformaient la sèche constatation d'un triste fait en régal de gourmet.

À intervalles réguliers, il en déposait une nouvelle ration sur le bureau du « chef ». Tout allait pour le mieux. Ses poches s'emplissaient d'espèces sonnantes et trébuchantes, en quantité modérée, mais en parfaite adéquation avec ses modestes exigences. La seule chose dont il souffrait parfois était le manque de reconnaissance, même anonyme. Ses VIP étaient trop coriaces. Il en avait « achevé » plus de cent, et dans toute cette cohorte, personne n'était mort, ni même malade. Mais ces considérations ne faisaient pas baisser sa productivité. Conscientieux, il lisait les journaux, notait des noms, se plongeait dans des biographies. « La patrie doit connaître ses héros », se répétait-il.

C'était un soir de novembre. Il pleuvait. Micha prenait à nouveau un bain froid. Victor, lui, pensait encore à la longévité de ses notables lorsque le téléphone sonna.

– Je vous appelle de la part d'Igor Lvovitch, dit un homme à la voix rauque. J'aurais besoin de vous parler, j'ai une proposition à vous faire.

Comme il s'était recommandé de son rédacteur en chef, Victor accepta volontiers de le recevoir.

Une demi-heure plus tard, il accueillait un homme d'environ quarante-cinq ans, d'allure soignée, vêtu avec goût. Il avait apporté une bouteille de whisky, et ils s'installèrent aussitôt à la cuisine.

– Je m'appelle Micha, dit l'inconnu.

Cela fit sourire Victor, qui s'en excusa immédiatement :

– C'est aussi le nom de mon pingouin, expliqua-t-il, gêné.

– J'ai un vieil ami très malade, commença le visiteur. Nous avons le même âge et sommes amis d'enfance. Il s'appelle Sergueï Tchékeline. Je voudrais que vous m'écriviez sa nécrologie... Vous seriez partant ?

– Naturellement, répondit Victor. Mais j'aurais besoin de connaître sa vie, avec quelques détails intimes, si c'est possible.

– Aucun problème. Je sais tout sur lui. Je peux vous raconter ce que vous voudrez...

– Très bien, allez-y.

– Son père était ajusteur, et sa mère travaillait dans une crèche. Tout petit, il rêvait d'avoir une moto, et après son bac, il a enfin pu s'acheter une Minsk, grâce à quelques petits larcins... Aujourd'hui, il a vraiment honte de son passé. Mais à vrai dire, ce qu'il fait maintenant n'est pas plus glorieux. Nous avons le même travail, nous montons et liquidons des trusts, mais pour moi, ça marche, et pour lui, non. Sa femme vient de le quitter. Il est complètement seul. Il n'a jamais eu de maîtresse, c'est vous dire.

– Sa femme, elle s'appelait comment ?

– Léna... En gros, ça va très mal pour lui, sans parler de sa santé...

– Qu'est-ce qu'il a ?

– Probablement un cancer de l'estomac et une inflammation de la prostate.

– Et qu'est-ce qu'il aurait voulu par-dessus tout ?

– Par-dessus tout ? La Lincoln Silver qu'il n'aura jamais...

Ils avaient arrosé leur dialogue au whisky, et le cocktail de mots et d'alcool semblait avoir fait apparaître auprès d'eux un troisième convive, Sergueï Tchékaline, un raté, largué par sa femme, malade, seul avec son rêve impossible de Lincoln Silver.

– Quand est-ce que je pourrai passer prendre le texte ? demanda finalement Micha.

– Demain, si vous voulez.

Il partit, et peu après Victor entendit démarrer une voiture. Il regarda dehors et vit s'éloigner une Lincoln argentée, longue et imposante.

Il donna un turbot congelé au pingouin, lui remplit la baignoire d'eau froide, et revint à la cuisine, où il entreprit de rédiger la nécrologie demandée. Entre la salle de bains et la cuisine, une petite ouverture permettait d'entendre le pingouin s'ébrouer. Victor souriait en esquissant un premier brouillon et pensait à lui, qui aimait tant qu'on lui fasse couler des bains froids.

7

L'automne est la saison idéale pour les nécrologies. C'est le temps du déclin, de l'affliction, du repli sur le passé. L'hiver, lui, correspond bien à la vie. Il est joyeux en soi, avec son froid vivifiant, sa neige qui scintille au soleil. Mais il restait plusieurs semaines avant d'y arriver, de quoi accumuler un joli stock de « petites croix » pour l'année à venir. Il y avait beaucoup de travail en perspective.

Il pleuvait à nouveau lorsque Micha, pas le pingouin, l'autre, revint voir Victor. Très content du résultat, il sortit son portefeuille et demanda :

– Ça fait combien ?

L'auteur fit un geste d'ignorance, car il n'avait encore jamais été payé à la pièce.

– Écoute, reprit Micha, un bon travail mérite une bonne rémunération.

Il était difficile de ne pas souscrire à cette affirmation, et Victor acquiesça.

Micha réfléchit un instant.

– Tu dois toucher au moins le double d'une prostituée de luxe... Cinq cents dollars, ça ira?

Victor n'avait pas apprécié d'entendre sa rémunération calculée à partir de ce genre de tarifs, mais il jugea la somme correcte. Il acquiesça à nouveau et Micha lui tendit cinq billets de cent dollars.

– Si tu es d'accord, je te trouverai d'autres clients ! lui proposa-t-il.

Il était d'accord.

Micha partit. La matinée grise et pluvieuse se poursuivit. La porte de la pièce s'ouvrit, et le pingouin s'arrêta sur le seuil. Au bout d'une minute, il se dirigea vers son maître, s'appuya de tout son corps contre ses jambes et se figea ensuite dans cette position. Victor le caressa affectueusement.

8

Cette nuit-là, à travers son sommeil, il entendit le pingouin insomniaque déambuler dans l'appartement. Il laissait toutes les portes ouvertes derrière lui, et, par instants, on aurait dit qu'il s'arrêtait et poussait de lourds soupirs, comme un vieillard las de l'existence.

Au matin, Igor Lvovitch appela Victor pour lui demander de passer à la rédaction.

Autour d'une tasse de café, ils firent le point sur la liste de « petites croix ». Le chef était globalement satisfait.

– Il y a juste une chose que nous avons négligée, dit-il. Tous nos futurs défunts vivent à Kiev. Certes, la capitale attire comme un aimant toutes les personnalités plus ou moins remarquables, mais les autres villes aussi ont leurs gloires locales.

Victor écoutait avec attention, hochant la tête de temps à autre.

– Nous avons des correspondants permanents dans tout le pays. Ils ont déjà récolté les informations nécessaires. Il suffirait d'aller les voir pour prendre tous les renseignements qu'ils auront pu réunir. La poste n'est pas du tout fiable, et on ne peut pas non plus faire passer ce genre de choses par fax. Je voudrais donc vous demander d'y prendre part...

– Prendre part à quoi ? interrogea Victor.

– Il s'agirait de vous rendre dans quelques villes de province pour en ramener ces informations... D'abord Kharkov, puis Odessa, si vous voulez bien. Aux frais de la rédaction, évidemment...

Victor accepta.

Dehors, il s'était remis à bruiner. Sur le chemin du retour, il entra dans un bar, commanda cinquante grammes de cognac¹ et un double café. Il avait besoin de se réchauffer.

La salle était vide. L'atmosphère disposait à la rêverie, ou, selon l'humeur, à la nostalgie.

Il goûta le cognac. Son parfum familier lui chatouilla les narines. « Il n'est pas frelaté ! » pensa-t-il, réjoui.

1. Les alcools forts se mesurent au poids ; 50 g équivalent à un petit verre.